

Études littéraires africaines

ROGER (Jacques-François, Baron -), *Fables sénégalaises recueillies de l'ouolof et mises en vers français avec des notes destinées à faire connaître la Sénégambie, son climat, ses principales productions, la civilisation et les moeurs des habitants*. Présentation de Kusum Aggarwal. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2008, 170 p. – ISBN 978-2-296-07036-3



Florence Paravy

Numéro 27, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034313ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034313ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paravy, F. (2009). Compte rendu de [ROGER (Jacques-François, Baron -), *Fables sénégalaises recueillies de l'ouolof et mises en vers français avec des notes destinées à faire connaître la Sénégambie, son climat, ses principales productions, la civilisation et les moeurs des habitants*. Présentation de Kusum Aggarwal. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2008, 170 p. – ISBN 978-2-296-07036-3]. *Études littéraires africaines*, (27), 89–91. <https://doi.org/10.7202/1034313ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La deuxième partie considère donc l'absence de représentation de la traite dans une sélection d'œuvres, celles d'Olympe de Gouges, Germaine de Staël et Claire de Duras, qui se focalisent seulement sur la couleur, dénoncée comme un discriminant absurde et injuste : O. de Gouges propose seulement d'améliorer lentement le sort des esclaves ; G. de Staël dresse un véhément portrait sentimental de Pauline son héroïne, mais laisse tous les autres esclaves dans l'ombre ; C. de Duras, dont la famille était très impliquée dans l'économie esclavagiste, est certes abolitionniste avec son roman *Ourika* (1823), mais tout se passe dans une atmosphère purement compassionnelle, sans la moindre allusion à la violence de la traite et de l'exploitation des esclaves.

La troisième partie s'attache à quatre écrivains de la génération suivante : P. Mérimée, le baron Roger, E. Sue et É. Corbière. P. Mérimée est sans doute le plus malmené car C. Miller montre que, s'il met bien en scène dans *Tamango* (1829) une mutinerie de Noirs, il n'écrit nullement pour soutenir la cause abolitionniste, puisqu'il dépeint des êtres totalement frustes et incapables d'assumer leur liberté. L'immense succès de cette nouvelle en France illustre la force de l'idéologie colonialiste. *Atar-Gull* (1831), d'E. Sue, renverse la perspective en introduisant dans le roman de piraterie un face-à-face marqué par l'homosocialité, voire par l'homosexualité qu'É. Corbière développera dans *Le Négrier* (1832), comme si la prise en compte de la force d'un regard sexualisé permettait de mieux comprendre l'esclavage. L'étude allant dans le sens des *gender studies*, on comprend pourquoi C. Miller a considéré en premier des écrivains femmes : là où leur compassion affective pour de pauvres jeunes filles reste ineffective, l'hétéronormativité sociale et sexuelle des héros d'E. Sue et É. Corbière mène à une représentation plus profonde de la relation du maître et de l'esclave, comme le montrera F. Fanon un siècle plus tard.

La quatrième partie présente rapidement quelques œuvres francophones (A. Césaire, É. Glissant, M. Condé) qui répondent aux précédentes à travers la représentation fictionnelle de la traite par les « esclavagisés ». Cet ouvrage majeur, documenté et fervent, se conclut par quelques pages très fortes consacrées à la France d'aujourd'hui, qui appellent à « rafistoler la mémoire » (T. Monénembo, *Pelourinho*, p. 150) en soutenant la production de romans et de films consacrés à la traite des esclaves.

■ Daniel DELAS

Roger (JACQUES-FRANÇOIS, BARON -), *FABLES SÉNÉGALAISES RECUEILLIES DE L'OUOLOF ET MISES EN VERS FRANÇAIS AVEC DES NOTES DESTINÉES À FAIRE CONNAÎTRE LA SÉNÉGAMBIE, SON CLIMAT, SES PRINCIPALES PRODUCTIONS, LA CIVILISATION ET LES MŒURS DES HABITANTS*. PRÉSENTATION DE KUSUM AGGARWAL. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2008, 170 p. – ISBN 978-2-296-07036-3.

Si les spécialistes connaissaient l'existence de cet ouvrage du Baron Roger, paru à Paris en 1828, rares étaient ceux qui avaient pu en prendre directement

connaissance. Cette réédition, accompagnée d'une présentation étoffée, offre à tous l'occasion d'une (re)découverte précieuse.

Le recueil présente trois types de fables, qualifiées de « sénégalaises » à des titres divers. Les premières sont des réécritures de contes oulofs recueillis par le Baron Roger. D'autres sont de son cru : la deuxième série s'inspire des réalités sénégalaises, la troisième enfin regroupe des textes simplement écrits sur place, alors que l'auteur administrait le Sénégal (1821-1827). Celui-ci présente dans la préface certaines caractéristiques formelles des fables sénégalaises et ce qui constitue à ses yeux leur rôle essentiel, voire unique : le divertissement. Il explique aussi son travail de réécriture et reconnaît notamment avoir ajouté « toute la partie morale qu'on trouvera dans ce recueil » (p. 8). Si le titre signale longuement la présence de notes, c'est que celles-ci excèdent largement la place habituellement accordée à ce type de paratexte, de sorte que l'ouvrage est clairement constitué de deux moitiés à la fois très différentes et complémentaires, voire indissociables : le texte littéraire d'une part, le texte documentaire de l'autre.

La lecture de l'ensemble est particulièrement intéressante. On appréciera d'une part le travail de Kusum Aggarwal qui avait déjà présenté le roman du Baron Roger : *Kelédor. Histoire africaine*, réédité dans la même collection (2007). Sa présentation replace l'ouvrage dans son contexte historique et littéraire, montrant comment se croisent ici des phénomènes liés à l'histoire de la colonisation, mais aussi à l'histoire des littératures européennes et africaines, et conviant finalement « à repenser les partages, souvent arbitraires, qui circonscrivent l'espace de la production littéraire pour imposer des barrières entre une littérature coloniale et une littérature post-coloniale » (p. xv). Elle analyse également le regard que porte le Baron Roger sur les fables qu'il traduit, mais aussi plus généralement sur le continent africain.

Quant au texte même, il offre un vrai plaisir de lecture, quoique le Baron Roger m'apparaisse, il est vrai, comme un assez médiocre fabuliste. C'est d'une part une véritable « curiosité » littéraire que ces « fables sénégalaises » dont la réécriture est aussi un pur produit de la culture européenne, malgré toute la bonne volonté de l'auteur qui souligne souvent son désir de se « tenir constamment très près de l'original » (p. 10). C'est également une étonnante « curiosité » historique et épistémologique, qui s'incarne à la fois dans la personnalité du Baron Roger et dans son œuvre. Ce que dit T. Monénembo d'A. Olivier de Sanderval pourrait tout aussi bien qualifier le Baron Roger : « Né, comme lui, en plein XIX^e siècle, on ne pouvait que devenir poète, savant ou explorateur. [...] il serait explorateur, c'est-à-dire poète et savant par la même occasion » (*Le Roi du Kahel*, Seuil, 2008, p. 17). Il est en effet explorateur, non au sens strict du terme, mais en tant qu'observateur assidu d'un environnement naturel et culturel ; savant par ses connaissances (en botanique et zoologie notamment) et par la contribution qu'il apporte ici au savoir scientifique ; poète enfin par l'intérêt qu'il porte à ce qu'on n'appelait pas encore « littérature orale » et par sa tentative de transposition poétique. Il incarne ainsi un certain type d'intellectuel à peu près disparu de nos jours, tant les savoirs se sont spécialisés et dissociés. Il est enfin une « curiosité », car il fait partie de cette minorité d'Européens, pourtant acteurs de la colonisa-

tion, qui ont abordé le continent africain sans préjugés et ont su y découvrir tout ce qui pouvait réfuter l'idée même de supériorité d'un continent sur l'autre.

■ Florence PARAVY

TRUPHÉMUS (ALBERT), *LES KHOUAN DU LION NOIR. SCÈNES DE VIE À BISKRA*. PRÉSENTATION DE GÉRARD CHALAYE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2008, XXXIV-164 P. – ISBN 978-2-296-05907-8.

Il faut saluer la réédition, dans la collection « Autrement mêmes » dirigée par Roger Little, d'un roman méconnu d'Albert Truphémus dont *Ferhat, instituteur indigène* (1935) avait déjà pu être redécouvert en 1997 grâce au recueil *Algérie. Un rêve de fraternité*, paru aux éditions Omnibus.

Publié à Alger en 1931, *Les Khouan du Lion noir. Scènes de la vie à Biskra* a une qualité documentaire indéniable. Son auteur, ancien inspecteur de l'enseignement indigène, connaît bien la vie des *yaouleds*, ces petits circeurs indigènes affiliés (*khouan*) à la confrérie du Lion noir – la marque du cirage qu'ils utilisent tous –, et dont il aurait aimé qu'ils soient plus nombreux à être scolarisés.

L'introduction, suivie d'une bibliographie sélective, nous apprend qu'A. Truphémus doit lui-même sa promotion sociale à une école républicaine soucieuse de développer les talents des plus méritants. Né en 1873, fils de maçon employé à l'entretien des voies ferrées du Midi de la France, cet ancien élève de l'École normale de Saint-Cloud devenu inspecteur de l'enseignement primaire s'est installé en 1908 en Algérie pour inspecter l'enseignement indigène à Constantine, puis à Blida. Militant socialiste, franc-maçon, il est à la retraite quand il publie, entre 1930 et 1935, cinq romans. Après que le grand prix littéraire de l'Algérie a échappé en 1930 au premier, *L'Hôtel du Sersou*, les suivants ne connaissent qu'une diffusion confidentielle.

Les Khouan du Lion noir met en scène un Européen de bonne volonté, romancier décidé à peindre la vérité masquée par les mensonges officiels. Attiré par le désert, et par la façon dont les Sahariens y « vivent leur vie, étroite peut-être, raréfiée, mais dont toutes les heures tiennent bien dans le creux de leur main » (p. 80), il séjourne régulièrement à Biskra, où il a établi des « liens honnêtes et purement humains » (p. 34) avec un *yaouled*, Belkacem, contribuant à le maintenir à l'école puis à l'établir chef des vendeurs de journaux. À travers le personnage d'un orphelin, Kaddour, passé sous la protection de Belkacem après avoir servi un faux aveugle, A. Truphémus décrit sans fausse sensiblerie l'exploitation dont les enfants sont l'objet, convaincu qu'il « y a, chevillé dans leur être, le miracle obtus, têtue et forcené de la Vie quand même, de la Vie malgré tout » (p. 53).

Jugement sévère sur une colonisation européenne qui masque la réalité de son exploitation sous les oripeaux de la civilisation, ce roman-document ne témoigne pas seulement d'un point de vue assez rare sur l'Algérie de 1930. La précision des observations sur la « république libre des *yaouleds* » qui s'est constituée à la suite du développement touristique de l'oasis, et le souci de